

AA
WA



1745.

Leitzkau



Nau, François!

par le V

Fournier
Bonnet & Co

2

LA GRANDE

MÉTAMORPHOSE,

DES COMEDIENS ITALIENS

COMEDIE,

En un Acte, en vers vec un Divertissement,



A VERNEUIL.

M. DCC. LI.

angeben der in le Magnifique
par M. Fournier de
de Melle

DE GRAMM

DE GRAMM

DE GRAMM

DE GRAMM

A VERNEUIL

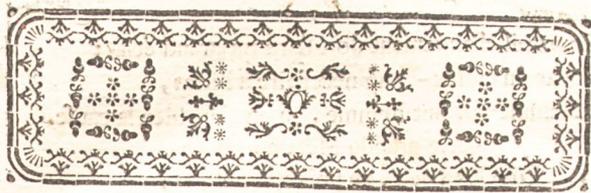
M. DCC. LII



AVERTISSEMENT.

CETTE Piece , sous le titre de l'ANNE'E
MERVEILLEUSE , a été présentée
aux Comédiens Italiens ; mais trop tard :
M. R * * nous avoit prévenus. On espere
qu'elle se fera lire , sinon par la régularité
de la conduite , & la liaison des Scenes ,
du moins par la fréquence des Tableaux ,
& par l'attention que l'on a eue à ne point
s'écarter de l'esprit de l'ingénieuse feuille ,
qui a fait naître l'idée de réduire en action
ce qui dans cette feuille n'étoit qu'en récit.





LA GRANDE
MÉTAMORPHOSE,
COMÉDIE
EN UN ACTE EN VERS.

SCÈNE PREMIÈRE,

MERCURE *sous la figure de CLE'ON.*



E voici donc encor sous la figure hu-
maine,

Mais avec les Humains Mercure est fa-
milier :

Cachons - leur pour un tems le motif
qui m'amène :

Le livre du Destin annonce un Phénomene,
Qui surprend tous les Dieux , tant il est singulier.

Depuis longtems la Nature le trame :

Enfin c'est aujourd'hui que l'homme devient femme ;

A

Un pareil changement doit faire un grand éclat ;
 Et par un contre-coup nécessaire à l'Etat ,
 La femme devient homme , on en sent bien la cause ;
 Cette grande Métamorphose ,
 Que les Dieux ne prévoyoient pas ,
 Est , dit-on , déjà presque faite .
 L'homme du jour se plaint , quand il a fait deux pas ,
 Un rien l'agite , & l'inquiette :
 Le moindre excès dans un repas
 Le met au lit pour la semaine ;
 La moindre odeur lui donne la migraine .
 Au solide jadis il sçavoit se fixer :
 A présent il s'occupe à des minauderies ,
 Il s'attache à des minuties ,
 Et ne prend plus la peine de penser .
 Un sexe dégénere , & l'autre prend des forces :
 Et la femme n'est plus foible comme autrefois ;
 Les plaisirs fatigans pour elle ont des amorces ,
 Elle s'y livre , & loin de fléchir sous le poids ;
 La vigueur toujours l'accompagne :
 Avec grace , dans un festin ,
 Elle vous sable le champagne ,
 Percé les nuits : le lendemain
 Elle en paroît , & plus fraîche , & plus vive ;
 La sphere sous les yeux , le compas à la main ,
 Elle prédit ce qui souvent arrive .
 Elle pense profondément ;
 Anatomise jusqu'à l'ame ;
 Et l'on ajoute enfin qu'indubitablement
 L'esprit de l'homme est passé chez la femme ;

Mais je viens par moi-même examiner le fait :

Je m'introduis chez Uranie ,

Sçavante dans l'Astrologie ,

Et dont chacun hautement reconnoît

La sagacité , le génie.

Je ne prends point le nom d'un gentil Damerêt :

De Cléon , bon Normand ; j'emprunte la figure ;

A Paris , tous les ans , il vient voir ses deux fils ,

Et quels progrès ils font dans la Judicature ;

Et cet hôtel est son logis.

Oh ! ma foi , les rieurs vont être bien surpris ;

Si la métamorphose est sûre.

Entrons.

SCENE II.

MERCURE, URANIE, LE CHEVALIER,
CEPHISE.

Une seconde toile levée , on apperçoit d'un côté Uranie qui médite , les coudés appuyés sur une table , sur laquelle il y a une écritoire , un compas , & une sphere : & de l'autre , le Chevalier découplant auprès de Céphise ; le Chevalier dans un fauteuil , & Céphise sur une chaise.

MERCURE *à part.*

LÉ coup d'œil est frappant !

Approchons-nous

à Uranie

Un travail important

Vous occupe , Madame ?

A ij

Uranie ne l'apperçoit pas : il s'avance , regarde sur son papier , & dit :

Eh ! que griffonne-t-elle ?

De l'Algebre , je crois !

Il ajoûte en se détournant.

J'y perdrois la cervelle ,

Moi , tout Dieu que je suis.

URANIE , *d'un ton méditatif :*

x divisé par u

Egal à z.

MERCURE *toujours à part.*

Ses yeux ne m'ont point encor vû :

Cependant elle me regarde.

Si ce goût de calcul pénètre jusqu'aux Cieux ,

Parbleu , que de bon tems auront Messieurs les Dieux !

Leurs moitiés ne prendront point garde

Aux faux bonds qu'ils feront à la fidélité ;

Et tant mieux pour l'Humanité ,

En demi-Dieux alors de plus en plus féconde.

URANIE , *toujours pensive.*

Multiplions.

MERCURE *se mettant vis-à-vis Uranie.*

Madame , une étude profonde

Vous empêche de voir les gens.

URANIE *appercevant enfin Mercure.*

Ah ! c'est Cléon !

MERCURE.

Oui , qui depuis longtems

(5)
Vous saige à crédit

URANIE.

Un instant : je calcule.

MERCURE.

Continuez votre occupation ,
Je vais lier la conversation
Avec ce Cavalier.

LE CHEVALIER, à Céphise lui montrant une
découpure.

Admirez cet Hercule ,
Cette quenouille , ce fuseau.

MERCURE à part , en s'approchant du Chevalier.

A-t-on jamais vû Damoiseau
En posture plus ridicule ?

le saluant ;

Monsieur . . .

Le Chevalier trop artemif à découper ne répond pas à
Mercure , qui dit à part :

Autre animal penfif :

Mais à quoi pense-t-il ? A de la découpure !
Des Esprits des Mortels étrange bigarruré !

Au Chevalier.

Un pur amusement vous rend bien attentif ,
Monsieur.

LE CHEVALIER levant à peine les yeux ,

Mais avec élégance ,

A iij

(6)

A moins que de vouloir passer pour infensé ;
Ne doit-on pas finir ce qu'on a commencé ?
Et cet amusement, Monsieur, est d'importance ;

MERCURE.

Je n'en vois pas le sérieux,

LE CHEVALIER.

Vous ne le voyez pas ? c'est tant pis pour vos yeux,
à part.

Quel air Provincial ! *à Mercure.*
Sçachez qu'en cette ville,
Où vous ne faites pas, je pense, grand séjour ?

MERCURE.

Non.

LE CHEVALIER.

Tout l'important, & l'utile
Est de s'amuser nuit & jour,

URANIE, *tournant la sphere.*

Saturne & Jupiter en leur Perihélie . . .

Mars, Vénus en leur Aphélie . . .

Et la Lune au nœud descendant . . .

Oui : nous approchons de l'infant.

MERCURE *qui a écouté attentivement Uranie ;*
dit à part :

Tant de sçavoir dans une femme
En est la preuve sûre,
à Céphise.

Excusez-moi, Madame ;

Si je vous interromps... vous lisez du nouveau ;
Il n'en faut pas douter ?

C E P H I S E .

Et, qui plus est, du beau.

M E R C U R E .

Ce sont deux qualités qu'il est bien difficile
De réunir ; surtout en un pays fertile
En Lecteurs de bon goût, & de discernement ;

Au reste, votre jugement

Est un arrêt irrévocable.

Le sujet, quel est-il ? enjoué ?

C E P H I S E .

Raisnable ;

Très propre à corriger les mœurs ;

M E R C U R E .

J'entends.

C E P H I S E .

Ce ne sont point de ces noires critiques ;

De certains esprits satyriques ,

Et qui voudroient dans tous les cœurs ;

Verfer le fiel de leurs humeurs

Malignes, & misanthropiques :

Gens souvent sans talens, dans le vice plongés ;

Conséquemment toujours, ou fuis, ou négligés ;

Qui, se livrant aux fureurs de l'envie,

Et croyant s'être bien vangés,

Par quelqu'infigne calomnie ;

D'un furoit de mépris se font encor chargés,
 Quand notre sexe écrit ; la douceur assaisonné,
 Et tempere la vérité :
 Jamais il ne blesse personne :
 Il hait ces Ecrivains , dont la causticité
 Revele , sous couleur de n'en vouloir qu'aux vices ,
 Les inimitiés des Acteurs
 Les petits soupers des Aétrices
 Les rendez-vous des Spectatrices ,
 Les intrigues des Spectateurs ,
 Et contre des Auteurs novices ,
 Les cabales des vieux Auteurs.
 La femme , en censurant les défauts , les pardonne.

MERCURE.

Une femme est l'Auteur . . .

CEPHISE.

Eh ! cela vous étonne ?

MERCURE , à part.

Oh ! la Métamorphose approche assurément.

A Céphise , en lui demandant son livre ;
 Permettez-moi pour un moment . . .

CEPHISE.

Pourvu que d'un esprit docile . . .

MERCURE.

Madame

Il lit.

LETTRE D'UNE PÉRUVIENNE.

Aza, mon cher Aza, lumière de mon esprit, soleil de mes jours, le nuage léger de mes pensées, volera sans cesse autour de toi.

(Il s'interrompt & dit :)

Je crains pour ce style.

CEPHISE.

Monfieur faites attention,
 Qu'on a donné ceci comme traduction ;
 Et qu'il faut bien se prêter au génie
 D'une langue étrangere.

MERCURE.

Oui.

(Il continue de lire :)

Le croiras-tu, cher soutien de ma vie, que chez cette Nation, qu'on nomme François, qui est autant & plus éclairée, & judicieuse qu'aucune autre ; la générosité des riches blesse & couvre de confusion les indigens, & que quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en soit effacée ? Ces sentimens sont-ils naturels ?

La réflexion,
 Est très juste : en effet quel excès de manie !

Il rend le livre à Céphise, & réfléchissant sur le jugement, & l'esprit de la femme qui en est l'auteur, il dit :
 Une femme !

URANIE se levant.

Venez Cléon, présentement,
 Tous mes calculs sont faits.

CEPHISE à part, en parlant de Mercure,

Il paroît raisonnable.

(10)

URANIE à *Mercuré* :

Ça , répondez-moi franchement :
L'incrédule Normand regarde comme fable
Ce prodigieux changement
Des deux sexes ?

MERCURE.

Eh ! mais : seroit-il bien probable . . . ?

URANIE,

Vous ne répondez pas ?

MERCURE :

C'est un événement

Qui causeroit partout beaucoup d'étonnement :

URANIE.

Je sçais qu'à bien des gens il semble peu croyable :
Mais encor qu'en dit le Normand ?

MERCURE.

Ni oui , ni non.

URANIE.

Selon sa coutume (*ironiquement*) louable :
Le fait n'est pas encor : je le tiens excusable.

MERCURE.

C'est , je crois , en ce jour ?

URANIE.

Nous touchons à l'instant :

Quoi ! vous êtes rêveur : il n'est pas vraisemblable
Que vous conserviez seul votre raison.



(11)

MERCURE.

Comment ?

URANIE.

Comment ? cela nuirait à la Métamorphose.

MERCURE.

Ne doit-elle souffrir aucune exception ?

URANIE.

Je ne connois point d'homme en qui ne soit la cause

De cette transformation.

Montons dans mon donjon : vous verrez ces Planettes ;

Qui, depuis la création,

Cherchent le point central de leur conjonction.

(Elle sort.)

MERCURE à part, en suivant Uranie.

Avec ces maudites lunettes,

Qui dévoilent ainsi les mysteres des Cieux,

Je crains, (le sexe est curieux,)

Qu'on ne soit ici bas témoin de nos fredaines.



SCENE III.

LE CHEVALIER, CEPHISE.

LE CHEVALIER.

CE monsieur Cléon-là m'a donné vingt migraines;
Il tire un mouchoir de sa poche.
Je suis à faire horreur.

A Cephise, lui montrant une seconde découpeure.

Idole de mes vœux,
De ces cœurs couronnés, brûlés des mêmes feux;
Si vous sentiez l'allégorie....
Sortez de votre rêverie.

CEPHISE, *sans écouter le Chevalier, réfléchissant
sur un passage de son livre.*

Non : jamais rien ne fut mieux dit.

LE CHEVALIER, *parlant de sa découpeure;*
Mieux dit ! mieux fait, vous voulez dire ?

CEPHISE, *toujours réfléchissant.*
Que ne peut enfanter l'esprit qui réfléchit !

LE CHEVALIER.

Ma Déesse, de grace....

CEPHISE.

Eh bien ?

(13)
LE CHEVALIER.

Cessez de lire :

Vous réfléchissez trop ; rien n'est plus inoui,

CEPHISE.

Sans réfléchir, vous prétendez qu'on life !

LE CHEVALIER.

Ne réfléchissez plus, adorable Céphise,
Où je vais à vos pieds tomber évanoui.

CEPHISE.

Mais la réflexion...

LE CHEVALIER.

M'excède, m'assassine.

CEPHISE.

Pendant...

LE CHEVALIER.

Voulez-vous que j'expire d'ennui ?

CEPHISE *se levant.*

Comment lifez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Comme on lit aujourd'hui.

Chez Hortense, Clarice, Eliante ou Dorine,

En fredonnant, ut, re, mi, fa,

J'entre, & je vois sur un sopha

Un bout de brochure nouvelle,

Je l'ouvre, la parcours, & d'un ton mécontent,

Je décide, & la ferme, & cela dans l'instant.

CEPHISE.

Mais de ce jugement si le bon sens appelle ?

LE CHEVALIER *se levant*

Que me dites-vous là ? cela ne se peut pas.

CEPHISE.

Si cela se pouvoit ?

LE CHEVALIER.

S'il faut que je réponde ;

Entre nous, le bon sens auroit tort en ce cas.

Je ne suie que le ton que donne le grand monde.

CÉPHISE.

Ainsi vous abjurez celui de la raison ?

LE CHEVALIER.

Écoutez, je vous prie, un couplet de chanson]

AIR : *Musette de M. Rochard.*

La raison, le bon sens,
Souvent changent de mode ;
Le Sage s'accommode
Aux usages du tems.
Paroître homme de Cotr ;
Juger de tout en maître ;
Et sans y rien connoître,
C'est la raison du jour.

CÉPHISE.

Ah ! dites plutôt la folie.

Au reste, Chevalier, vous chantez à ravir !

LE CHEVALIER

Point du tout, j'ai la voix enrouée à périr !
Pendant toute la nuit une horrible insomnie . . .

CÉPHISE.

Vous riez , vous avez le tein frais & vermeil ,
Comme si vous sortiez du plus profond sommeil.

LE CHEVALIER.

Vous jouez la plaifanterie.

CÉPHISE.

Nullement.

Le Chevalier admire son habit , & Céphise dit :

Cet habit est tout-à-fait galant.

LE CHEVALIER.

Oui , vous le trouvez élégant ?

Il est vrai qu'à présent on travaille à miracle ,
Et qu'en France on excelle en tout.

CÉPHISE.

Affurément.

LE CHEVALIER :

Comme un oracle ,

Les autres Nations consultent notre goût.

Par le goût , le François est habile sur tout

A réparer les torts d'une ingrate Nature.

Pour la première fois un Acteur se résout

A montrer au Public une mince encolure ?

Le geste , le coup d'œil , la déclamation ,

l'attitude, le ton, tout doit avoir sa source ;

Dans le goût, unique ressource

Que l'on puisse opposer à la prévention.

Je dis plus ; les dons seuls de la Nature même

Doivent céder au goût : ce n'est point un problème ;

Deux chanteurs annoncés : débutent : à l'instant,

L'un roule de sa voix le volume éclatant ,

Fait en plein , si l'on veut , plus que la double octave ;

Et cadence aussi bien un ton aigu qu'un grave ;

Enfin de tous ses Auditeurs ,

Il a l'art de se faire autant d'admirateurs :

L'autre nous fait entendre une voix bien moins forte ;

Qui n'a, quant à l'éclat, presque rien d'approchant

De la première ; mais dont le son est touchant :

Tout compensé : voici le jugement qu'on porte ;

Ils charment tous les deux ; mais celui-ci l'emporte ;

Parce qu'il a le goût du chant.

Sans appel, le goût seul décide en toute chose.

Dépouillés, pour la jeune Rose,

Un parterre charmant de ses plus belles fleurs :

Si vous n'en sçavez pas nuancer les couleurs,

Votre bouquet peut lui déplaire :

Ne lui présentez au contraire

Que deux, ou trois ceillots entourés de jasmin ;

Disposés avec goût ; le bouquet est divin.

Le goût décide de la danse,

Non les fauts, & les entrechats.

C'est le goût & non l'abondance ;

Qui

Qui décide des bons repas.
Par le goût, non par la richesse,
On estime un ameublement.
J'aime un petit appartement
Où de l'art regne la finesse,
Dont certaine délicatesse,
Certain goût font tout l'ornement,
Au lieu de ces maisons roulantes,
Pour quatre chevaux assommantes,
Equipage leste, où le goût
Eclate & broche sur le tout.

Il prend du tabac & fait voir sa tabatiere à Céphise.

Le goût bien plus que la matière,
Fait le prix d'une tabatiere;

Il leve un pan de sa veste brodée.

Comme de tout ajustement.

Le goût . . .

C E P H I S E.

Monsieur, prenez haleine;

Daignez, à votre tour, m'écouter.

LE CHEVALIER.

Oui, ma Reine;

C E P H I S E.

Ne connoissez-vous seulement

Le goût qu'en des choses frivoles?

Je vais en très-peu de paroles . . .

Le Chevalier baille & Céphise dit:

Achevez votre baillement.

B

Je vais, dis-je, ajouter . . . *Le Chevalier affecte un air
d'attention, & Céphise dit, en s'interrompant :*

Bon . . . *puis continuant :*

Que, dans la peinture,
Le dessein le plus beau, les plus vives couleurs
Parlent peu, sans le goût, à des yeux connoisseurs.

On nous promet un morceau de Sculpture :
Mars par Vulcain surpris avec Vénus,
Andromaque embrassant les genoux de Pirrhus,
Ou de ses tristes jours Didon coupant la trame :

*A chacun de ces traits de fable ou d'histoire, le Che-
valier se détourne pour marquer son ennui, par des bail-
lemens, ou autres gestes :*

On n'y verra que le marbre ou l'airain,
Si de l'Artiste adroit, l'intelligente main,
Conduite par le goût, ne leur donne de l'ame.

Que dire de ces bâtimens,
Dont la construction épuise vingt carrieres ?
De travaux infinis éternels monumens ;
J'en conviens : mais, sans goût, des montagnes de pierres,
Sentirez-vous ces doux transports,
Ce ravissement extatique,

Lorsque vous entendrez un morceau de Musique,
Si ce n'est pas le goût qui forme les accords ?

La Poësie, aussi la Prose,
Qu'est-elle, sans le goût ? De purs sons. On peut bien,
De rien, avec du goût, oui, faire quelque chose :
Mais, sans le goût, je dis que tout est moins que rien.

Et qu'est-ce que le goût ? Définissons :

LE CHEVALIER *baillant , & se laissant tomber
sur son fauteuil.*

Madame! . . .

Il tire un flacon , & en flaire la liqueur :

CÉPHISE.

Qu'avez-vous Chevalier ? Allez-vous rendre l'âme ?

LE CHEVALIER, *revenant de sa vapeur.*

Un rien depuis un tems me donne des vapeurs :

Mais j'ai toujours sur moi provision d'odeurs :

CÉPHISE.

La précaution est très-sage.

à part.

Et la vapeur vient fort à point ;

Elle me sauve du naufrage :

Le goût se sent bien : mais ne se définit point :

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CÉPHISE,
CORALINE.

CORALINE.

Courir après les gens . . . peste soit du message !

apercevant le Chevalier

Je vous cherche, Monsieur.

B ij

LE CHEVALIER.

Que veux-tu? Me voici.

CORALINE,

Qui croiroit si matin vous rencontrer ici?

Quand on va chez vous, d'ordinaire,

Ceci soit dit, sans vous déplaire,

On vous trouve, à midi, mollement étendu ...

LE CHEVALIER.

Eh bien!

CORALINE.

Pardon, si je m'oublie:

Je suis si fatiguée...

LE CHEVALIER.

Encor que me veux-tu?

CORALINE.

Vous remettre une lettre.

LE CHEVALIER.

Elle est de Rosalie?

CORALINE.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Bon: cela suffit.

CORALINE.

Et voyez-vous ce qu'elle annonce?

LE CHEVALIER, *ayant lu la lettre, dit à part.*
C'est l'expression du dépit.

CORALINE.

En attendrai-je la réponse ?

CHEVALIER.

Non : ma Bonne. *Et par réflexion, Coraline étant
prête à sortir.*

Mes complimens.

SCENE V.

LE CHEVALIER, CEPHISE.

CEPHISE.

DES billets doux !

LE CHEVALIER.

Mon Adorable,

Vous connoissez mes sentimens.

Mon cœur est dévoré d'un feu pur & durable.

CEPHISE.

Le beau jargon !

LE CHEVALIER.

Lisez, délice de mes jours :

Je vous en fais le sacrifice.

CEPHISE.

Non, jouissez de vos amours.

Bij

LE CHEVALIER *se levant.*

Que de froideur ! ah ! Dieux ! faut-il que je périsse !
Vous portez à mon cœur de trop sensibles coups ;
Oui : vos rigueurs sont sans égales :
Que craignez-vous de vos Rivaux ?
Ma tendresse est toute pour vous.

C E P H I S E.

Vous vous piqueriez de constance !
Pensez donc, Chevalier, de quelle conséquence...

LE CHEVALIER,

Et Madame....

C E P H I S E.

Achievez, ne vous contraignez point.

LE CHEVALIER,

En vérité....

à part :

Mais quelle tyrannie !
De pousser à bout sur ce point.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CEPHISE, EGLÉ,

MERCURE *toujours sous la figure de CLE'ON.*

LE CHEVALIER *à Mercure.*

Quoi ! vous laissez seule Uranie !

(23)

MERCURE.

Je crains de lui causer quelque distraction.

LE CHEVALIER.

Sommes-nous menacés de la Métamorphose ?

MERCURE.

Mais à *part.* Il en est assez la confirmation.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous ?

MERCURE.

J'en crois maintenant quelque chose.

CEPHISE.

De cette révolution

Avez-vous découvert la cause ?

MERCURE, à *part.*

Moins aux Cieux qu'ici bas.

CEPHISE.

Comment ?

MERCURE.

Je me propose.

De m'éclaircir encor sur cette opinion.

EGLÉ.

Bon jour, Monsieur Cléon.

MERCURE à *part.*

Occasion nouvelle.

Bon : tant mieux : je n'attendrai pas.
à Eglé.

Serviteur à Mademoiselle.

E G L É.

Vous arrivez , & devez être las.

M E R C U R E.

Assez.

E G L É.

Et la santé d'ailleurs , comment va-t-elle ?

M E R C U R E.

Vous voyez,

E G L É.

A peine ai-je appris

Votre arrivée en ce logis ,

Que , pour vous délasser , j'ai formé la partie

D'un médiateur.

M E R C U R E.

Moi ! je n'ai pas en ma vie

Joué cinq ou six fois.

E G L É.

On le sçait ; mais pourtant

Vous jouerez aujourd'hui.

M E R C U R E.

Non , certes.

E G L É.

On vous attend.

M E R C U R E.

Je vous rends grace.

(25)

E G L É.

Mais j'ai donné ma parole

Que vous viendrez.

MERCURE *à part.*

Jouons l'opiniâtreté ;

Elle en défilera. (*haut.*) Jamais je ne m'enrôle...

E G L É.

Je ne prévoyois pas tant d'indocilité,

Venez.

MERCURE.

Je ne le puis.

E G L É.

Encor ! venez, vous dis-je.

MERCURE.

C'est inutile.

E G L É.

Oh ! bien : sçachez que je l'exige ;

Que vous devez en tout suivre ma volonté.

LE CHEVALIER.

Sans doute.

E G L É.

Et qu'à présent notre Sexe est le maître ;

Qu'à sa suprême autorité

Tout doit être soumis.

MERCURE.

Ce ton , cette fierté ,

Et ce dépit outré que vous faites paroître ,

Me font en effet soupçonner
Que le commandement est passé chez la femme :

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus juste.

MERCURE à *Céphise*.

Et vous, qu'en dites-vous, Madame ?

CEPHISE.

Que c'est à notre tour, je pense, à dominer.

EGLÉ à *Mercur*.

Venez, obéissez.

MERCURE.

Non, je n'en puis rien faire :

EGLÉ.

Seul à nos loix vous ferez réfractaire ?

Au Chevalier.

Je n'y comprends rien, Chevalier :

LE CHEVALIER.

C'est . . . à *part*. un animal indomptable !

EGLÉ.

Me refuser tout net !

CEPHISE.

Le trait est singulier :

MERCURE.

Adieu, je perds le tems : il est irréparable :

Et je vais dans mon cabinet . . .



(27)

E G L É.

Vous enfermer ! ah ciel ! *à part.* Changeons de batterie.

M E R C U R E,

J'ai des affaires.

E G L É.

Mais en est-il dans la vie

Qui nous doive enterrer ?

M E R C U R E.

Laissez-moi, s'il vous plaît ;

Certain intérêt domestique

Qui m'amène à Paris...

E G L É.

Eh ! malgré qu'on en ait ;

Ces sortes de soins-là rendent mélancolique,

Enervent la vivacité.

Encor si c'étoit pour l'étude,

Je vous pardonnerois d'aimer la solitude ;

Pourvû qu'une aimable gayeté

N'en souffrit point ; car la Philosophie ;

Qui du grand Monde est ennemie,

Fait, lorsqu'on y paroît, qu'on est tout emprunté.

Vive la bonne Compagnie.

C'est un élixir souverain,

Qui déride le front, & donne un ton ferain

A la Vieillesse décrépité ;

Qui forme le Provincial ;

Fournit aux jeunes gens un vernis de mérite ;

Au petit Sénateur prête un air martial ;

Manière le bourgeois ; fait fortir de leur sphere ;
Tant de petits Commis , de pesants Financiers ,
Et rend le débiteur d'humeur gaye & légère ,
Lui faisant oublier qu'il a des Créanciers :
Enfin tout aujourd'hui , jusqu'au Pédant , s'écrie ,
Vive la bonne Compagnie.

LE CHEVALIER.

Ces principes sont excellens.

MERCURE.

Qu'on me dispense de les suivre.

EGLÉ.

C'est la bonne façon de vivre.

MERCURE.

J'en conviens, pour quiconque est maître de son tems ;
Mais un bon Pere de famille
Doit à sa femme , à ses enfans ,
Répondre de tous ses instans ;
Et remplir ses devoirs n'est pas une vétille.

LE CHEVALIER.

Autant de préjugés.

MERCURE.

Je ne viens à Paris
Que pour bien établir mes fils ,
Pourvoir l'aîné d'une charge honorable ;
Et chercher au cadet quelque parti sortable :
Cela fait : aussi-tôt retourner au pays :

Où ma femme de mon absence
Doit s'ennuyer étrangement.

LE CHEVALIER.

Un mari se double aisément.

MERCURE.

Un mari . . . ! sans amour, égard, ni complaisance.

CEPHISE.

En est-il qui soit autrement ?
S'il s'en trouve un, c'est un oiseau bien rar .

EGLÉ.

Je suis de votre sentiment,
Chevalier.

MERCURE à Eglé.

Et c'est justement

Pourquoi votre raison s'égare.

EGLÉ à Mercure.

Moi, je vous dis scientifiquement,
Qu'en dépit de ses soins & de sa complaisance,
A Paris, & conséquemment
Par-tout ailleurs, par sa présence
Un mari gêne horriblement ;
Et qu'il a grand tort, s'il se pique
De demeurer assidûment
Auprès de sa moitié. Son ombre seulement
Est de vertu Soporifique :
Il ne voit chez lui que des corps,

Dont même son aspect rouille tous les ressorts,
Sa femme, dans une bergere,
Baille, & ne tient compte de rien:
La Suivante vive, legere,
Devient d'un stupide maintien.
Mais s'il fort, comme on le souhaite,
La Soubrette reprend son élasticité:
Madame vole à sa toilette,
Et tout alors respire la gayeté.

MERCURE.

Mais comment, dans ce beau système,
Fait un Epoux amant . . .

EGLÉ.

impossibilité.

MERCURE.

Pour plaire au cher objet dont il est enchanté?

EGLÉ.

Plus il s'absente, & plus on l'aime,

MERCURE.

A merveille.

EGLÉ.

Et c'est aujourd'hui

Une si constante maxime
Pour un Epoux, qu'il se feroit un crime
De demeurer, ou de rentrer chez lui,
Lorsque Madame a compagnie.

Non, de Coquettes que l'envie
De broder le tiers & le quart,
Fait accourir de toute part,
Ni de Prudes qui dogmatifent
Contre un amour, dont les perfides traits
Dans le fecret les tyrannifent,
Ni de Veuves qui moralifent
Aux dépens d'un hymen, qui cause leurs regrets,
Ni de Vieillotes qui médifent
De frivoles appas, qu'elles n'eurent jamais,
J'entends ces cercles de Plumets,
Où le Marquis mal à fon aife,
Dans un large fauteuil, débite une fadaife,
Qu'on écoute attentivement :
Où le Nouvellifte critique,
L'impénétrable politique
Du plus fage gouvernement.
Où le Banquier propofe un piquet à Madame ;
Et perd à defsein fon argent :
Au refte, ce defsein fe devine aifément.

M E R C U R E.

Et toujours le mari s'abfente de fa femme.

E G L É.

Peut-il, fans lui déplaire, en agir autrement ?

M E R C U R E.

Vous m'avez convaincu que la femme domine

A Paris.

E G L É.

Ajoutez , & partout : j'imagine
 Que vous ne courez pas le risque de l'erreur.
 En dépit d'Apollon vous faites-vous Auteur ?

Araminte vous accrédite :

Avez-vous un mauvais procès ?

Que Doris pour vous sollicite :

Et je vous réponds du succès.

Quiconque veut monter du sein de l'indigence

A la plus brillante opulence ,

Sans la femme jamais ne pourra réussir.

Des charges, des emplois, c'est l'art à titre suprême ;

Et dans tout genre de système,

Le sûr moyen de parvenir.

CEPHISE.

Comme vous babillez ! Eh , songez-vous , ma Chere ,

Que cela n'appartient qu'aux hommes maintenant.

N'est-ce pas , Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Mais en effet, comment

Ai-je pû si longtems me taire ?

CEPHISE.

Et même sans penser.

LE CHEVALIER.

C'en est trop : c'est vouloir . . .

CEPHISE

CEPHISE.

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Nous donner un ridicule

De plus que nous n'avons.

CEPHISE.

Mais faites-moi donc voir

Mon erreur.

LE CHEVALIER.

Volontiers, l'homme est une pendule...

CEPHISE.

A Merveille.

EGLÉ.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Un peu d'attention...

à Mercure.

Monsieur, c'est la conclusion

De ce qu'à dit Eglé.

MERCURE.

J'aurois quelque scrupule

D'y rien ajouter.

LE CHEVALIER, *d'un ton chagrin.*

Eh!... *reprenant son ton ordinaire.*

L'homme est une pendule,

Dont la femme à son gré règle le mouvement.

CEPHISE.

Certes, le beau raisonnement!

Pour démontrer que l'homme pense.

C

E G L E'.

Moi, j'en tire une conséquence.

LE CHEVALIER.

Et quelle est-t-elle ?

E G L É.

Que Monsieur

Accepte le médiateur.

MERCURE.

Soit : il faut bien se rendre à tant d'instance.

A part. Et de cet éclaircissement,
Je suis parfaitement content.

E G L É.

J'ai donc enfin vaincu sa résistance :

Et voilà ce que c'est que la persévérance.

Regardant sa montre.

Ciel! depuis un quart d'heure . . . !

CEPHISE.

A qui parle toujours

Les quarts d'heure semblent fort courts.

E G L É.

Cléon, notre partie est sans doute remise ;

Je connois trop combien la jeune Cydalise

D'un rien s'impatiente.

MERCURE.

Eh ! bien : une autre fois . . .

(35)

A part.

Cette Marquise alors fera Marquis , je crois ;
Si la métamorphose au reste est générale.

E G L É.

Cependant allons toujours voir.
En tout cas , attendant le soir ,
Car au grand jour le tein se hâle ,
J'étudierai Newton , Ozanam , ou Leibnits.
Oui : leurs infiniment petits
Portent dans l'ame une lumiere . . .
Ont je ne sçais quoi d'attrayant. *Elle sort.*

MERCURE , *A part.*

Moi , j'ai conviction entiere
Qu'Uranie a prévu l'instat
Qui rendra cette *Année* à jamais *Merveilleuse*.
Mais allons la rejoindre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, CÉPHISE,
ROSALIE.

C E P H I S E.

E H ! comment ! en chassesse ! *

* Dans une conversation libre & légère, Chassesse me paroît
préférable à Chasserelle.

Cij

ROSALIE.

Oui , je veux aujourd'hui manger du sanglier.
Je viens , ma chere bonne amie ,
En faire avec toi la partie.

CEPHISE.

Jy consens.

ROSALIE.

Et vous , Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Madame . . !

ROSALIE.

Ma lettre peut-être

Vous tient encor au cœur ?

LE CHEVALIER.

Oh ! non : c'est mal connoître

En regardant Céphise tendrement.

Mes véritables sentimens.

ROSALIE.

Vous voulez jouer l'inconstance...

C'est usurper nos droits.

CEPHISE.

Ma chere , en ton absence

Il me faisoit les plus tendres sermens.

ROSALIE.

Il m'a juré cent fois de m'aimer sans partage ;

Mais il nous trompoit toutes deux ;

Lui seul est constamment l'objet de tous ses vœux.

LE CHEVALIER.

Pourquoi . . . ?

ROSALIE à *Céphise*.

Son embarras se lit sur son visage.

Au Chevalier.

Parlons de notre chasse : Eh ! bien : vous en ferez.

LE CHEVALIER.

Ah ! songez donc à la fatigue ;

Jamais vous ne la soutiendrez.

ROSALIE.

J'entens , le danger vous intrigue.

LE CHEVALIER.

Point du tout : mais il fait un chaud . . . !

ROSALIE.

Vous nous suivrez ,

Si ce n'est que cela.

LE CHEVALIER.

Juste Ciel ! quel supplice ?

CEPHISE.

Il n'est pas bien ,

ROSALIE.

C'est faute d'exercice.

Et puis vous vous étonnerez ,

Que l'Humanité déperisse ,

Chez le Riche sur-tout ; Mais il ne marche plus ;

Il ne fait presque rien lui-même ;

Tous ses membres oisifs sont devenus perclus ;

C iij

Il est en tout d'un délicat extrême ;
On le leve , on l'habille , & très-douillettement ;
On lui donne le bras ; on le conduit à table ;
On coupe les morceaux : il mange lentement ,
Lui-même ; la fatigue est fort considérable :
Si Monsieur veut sortir pour aller prendre l'air ,
On l'enferme dans un carrosse ;
Bref, chez tous ces gens du bel-air ,
La vieillesse est toujours précoce.
A ce tableau vous reconnoissez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pas tout-à-fait.

CÉPHISE.

Joignez-vous donc à nous ;
Je vais prendre un habit de chasse.

ROSALIE.

Et nous reviendrons vous chercher.

LE CHEVALIER.

Mesdames

ROSALIE.

C'est dit.

LE CHEVALIER. 1

Eh! de grace . . .

CÉPHISE.

Ça , déterminez-vous.

ROSALIE.

Voudroit-il nous fâcher ?

SCENE VIII.

LE CHEVALIER *seul, se remettant
dans son fauteuil.*

CHasser par ce tems-là ! je ne puis m'y résoudre.
Il fait une chaleur capable de dissoudre
Le corps le plus robuste, au moindre mouvement,
Mais Céphise fuit Rosalie :
De celle-ci je crains la jalousie ;
Et qu'en parlant de moi peu favorablement
Elle n'inspire à son amie
De me voir indifféremment :
Mon cœur en souffriroit : car quoiqu'il s'accommode
Assez au goût du siècle, & qu'il suive la mode
De prodiguer ses vœux & son encens
A toutes les Beautés, je l'avouerai, je sens
Qu'il a de plus en plus pour l'aimable Céphise
Une douce inclination.
La chasse est une occasion
Pour empêcher qu'on ne me nuise
Auprès de cet objet charmant,
Et pour détruire (*d'un ton de suffisance*) en un moment
Les préjugés que sa Rivale
Contre moi lui pourroient inspirer en ce jour,
Chassons donc, il le faut. Je reconnois, Amour,
A ce terrible effort, ta puissance fatale.

SCENE IX.

LE CHEVALIER *toujours dans son fauteuil*
ARLEQUIN *en Petit-Maitre.*

ARLEQUIN.

Couché languissamment dans cet ample fauteuil,
Vous soupirez : Peut-on en demander la cause ?
Auriez-vous des vapeurs ?

LE CHEVALIER, *d'un ton chagrin.*

Non.

ARLEQUIN.

Ah ! pardon , si j'ose . . .

Mais cette inaction sent diablement le deuil.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

ARLEQUIN.

Moi , je dis qu'on est encore en vie ,
Lorsque l'on n'est pas mort.

LE CHEVALIER.

Grand effort de génie !

ARLEQUIN.

Oui , lorsqu'on se remue , & que par conséquent . . .

LE CHEVALIER.

Finis.

(41)

ARLEQUIN.

Ce que je dis n'est point une folie :
Quand on n'a plus de mouvement ,
On doit tout ordonner pour son enterrement.

LE CHEVALIER.
Voyez la belle conséquence !

ARLEQUIN.
Elle est des plus justes, je pense.

LE CHEVALIER.
Dis, des plus fausses.

ARLEQUIN.
Oui? Tant mieux
Si je perds la raison, je deviendrai donc femme.
De porter un jupon je suis bien curieux.

LE CHEVALIER.
Je n'appercevois pas ce changement.

ARLEQUIN. Oh! Dame:
Je suis la mode.

LE CHEVALIER.
Hélas !

ARLEQUIN. Vraiment
Tous ceux qui charitablement
Comme je fais, se sacrifient
Pour l'éducation de Marquis (*bas*) étourdis,

De Chevaliers (*bas*) du tems , de superbes habits
 Se décorent souvent : bien plus se qualifient
 Parmi le monde ; & cela fait honneur
 Aux pupilles qu'ils ont. . . Monsieur , quelle pâleur
 Ternit l'éclat d'un si charmant visage ?

LE CHEVALIER.

Comment ? Tu me trouves changé ?

ARLEQUIN,

Changé ! terriblement ; on ne peut davantage.

LE CHEVALIER.

Oh ! bien : voilà mon projet dérangé.
 Mais. . . après tout de moi Céphise est trop éprise :
 Supposé qu'en chassant , sa rivale l'instruise
 De mon inconstance en amour ,
 Qu'en arrivera-t-il ? Que Céphise au retour
 Affectera peut-être un ton d'indifférence :
 Ses yeux la trahiront : je m'en appercevrai ,
 Jouerai de la prune , & me justifierai.
 Son cœur même prendra sûrement ma défense ;
 Le coupable qu'on aime est bientôt excusé.
 Elles vont revenir ; il sera mal aisé
 De résister encor : & refuser Céphise ,
 Ce seroit en effet m'avouer inconstant.
 Hélas !

ARLEQUIN,

Hélas ! meurt-il ?

(43)

LE CHEVALIER.

Mais , en les attendant ,
Il faut que je me tranquillise.

ARLEQUIN.

Plus de vivacité.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi réfléchir.

ARLEQUIN.

Et la métamorphose. ? Ah ! parbleu, mon cher Maître,
De la réflexion je dois vous affranchir.

voulez-vous rester homme ? Oh ! moi, je veux renaître,

Me voir à mon tour adorer ,

Et faire à mes genoux gémir & soupirer

Tous ceux qui me rendront les armes ;

Sans jamais les désespérer :

Afin qu'ils n'aillent point encenser d'autres charmes.

LE CHEVALIER.

Et depuis quand es-tu si bien instruit

Dans l'art de la galanterie.

ARLEQUIN.

Depuis que je me suis de moi-même introduit

Dans l'ordre pullulant de la Chevalerie.

Alors , ô prodige étonnant ,

J'ai perdu mon bon sens : mais j'acquiers en revanche

Un esprit tout à jour , un babil impofant ;



Tantôt près du beau sexe un air de conquérant ;
Le chapeau sur les yeux , & le point sur la hanche : *

* *Arlequin fait tous les gestes , & donne tous les
lazzis.*

Tantôt , attendrissant le regard , & la voix ,
Un ton , préface heureux de l'honneur de mon choix :
Des airs de cure-dent , de montre , de lorgnette ,
Des refrains d'Opéra , souvent la pirouette.

LE CHEVALIER , à part.

Il peint d'après nature.

ARLEQUIN.

Et beaucoup d'entrechats :

Si je détaillais tout , je ne finirois pas.

Revenons : je dis donc qu'à la métamorphose

Je veux faire languir tous mes adorateurs :

Mais que j'empêcherai qu'aucun d'eux jamais ose

Porter son tendre hommage ailleurs.

Pour me conserver leurs fleurettes ,

Oh ! j'ai des moyens sûrs , & je scais lire au mieux

Dans le grimoire des Coquettes.

Un accueil favorable , un souris gracieux ,

Un coup de busque ou de pincettes ,

„ Donnés-moi mes gands , ou , jettés-moi mon torchon ,

Selon que je ferai Lucinde , ou bien Fanchon :

Un rien enfin suffit , & pour donner des chaînes ,

Et pour faire chérir les peines ,

Ou même oublier les rigueurs ,

Et , notés ceci , je vous prie ;
Car c'est le point d'honneur de la coquetterie ;
Pour rappeler les déferteurs.

LE CHEVALIER.

Fort bien.

SCENE X.

LE CHEVALIER , ARLEQUIN , DAMIS ,
Robin , Petit - Maître : il a un panier à ouvrage passé dans un bras , & sous l'autre , son chapeau , où il y a un petit gredin couvert d'un mouchoir.

DAMIS , au Chevalier.

BON jour , mon cher.

ARLEQUIN.

Ah ! voici l'antidote

A la réflexion.

DAMIS.

Comment va la santé ?

Tu ne me réponds pas.

ARLEQUIN.

Ceci change la note.

LE CHEVALIER , *nonchalamment* :

Ah ! bon jour , Damis.

D A M I S.

Mais où donc est ta gayeté ?

Est-ce chagrin, dis-moi, maladie, ou boutade ?

LE CHEVALIER.

Il dit que je fuis mal.

D A M I S.

Eh ! Ne te sens-tu pas ?

ARLEQUIN.

Quand avec ses deux piés on ne peut faire un pas,
Je tiens que l'on est bien malade.

Remués-vous, Monsieur, vous vous porterez mieux.

LE CHEVALIER, à *Damis*.

Toi, cela va-t'il bien ?

Enfin me voilà quitte

De la fatigante poursuite

D'un Plaideur qui voudroit que de mes propres yeux
J'examinassé son affaire.

Il a, ma foi, bien pris son tems :

Qu'il aille, s'il le veut, trouver mon Secrétaire ;

J'ai l'esprit occupé de soins plus importants :

Des nœuds à faire pour Dorante ;

Des livres à chercher pour cette extravagante

De Comtesse, qui nuit & jour,

Pour mieux philosopher, s'enferme en une tour :

Il faut mē transporter , & malgré que j'en aye ,
 Chez Bazin , & chez la Frenaye ,
 Pour trouver le pareil de ce maudit magot ,
 Qu'aujourd'hui j'ai promis de rendre ,
 Et si je veux calmer la fureur de Clitandre ,
 Je dois à son Hôtel retourner aussi-tôt.

LE CHEVALIER.

Eh ! c'est de quoi périr.

ARLEQUIN , *prenant le Magot brisé.*

Hélas ! c'est bien dommage :

Il étoit si joli !

Le Gredin abboye.

Mais quel nouveau langage !

LE CHEVALIER

J'entens , je crois , des jappemens.

Damis , lui fait voir son Gredin.

LE CHEVALIER , *se levant précipitamment :*

Le beau petit Gredin ! *Il le prend , & le carresse.*

Son museau , ses oreilles ,

Ses pattes , sa queue , oui , sont autant de merveilles.

Quel âge a-t'il ?

D A M I S.

Deux mois.

LE CHEVALIER.

A-t'il toutes ses dents ?

D A M I S.

Pas encor.

LE CHEVALIER.

Ah ! Damis , donne-le moi de grace.

D A M I S.

Deux Avocats , trois Prédidents

Me l'ont demandé.

LE CHEVALIER.

Bon ! Ils auront de sa race

D A M I S.

Jé le leur ai promis.

LE CHEVALIER.

A tous ?

D A M I S.

Eh ! oui , vraiment.

LE CHEVALIER.

Tous ne peuvent l'avoir.

ARLEQUIN.

Oh ! non : certainement.

D A M I S.

Eh ! bien : garde-le donc.

LE CHEVALIER.

Mon cher , que je t'embrasse.

ARLEQUIN.

(49)

ARLEQUIN.

En mon particulier souffrés que je vous fasse.

Mon très-humble remerciement.

Il carresse le Gredin.

Ah ! le charmant toutou !

DAMIS, *au Chevalier.*

Tu rêves tristement !

LE CHEVALIER.

Rosalie, & Céphise. . .

DAMIS.

Eh ! bien ?

LE CHEVALIER.

Abfolument

Veulent qu'avec elles je lie

Une partie. . . Ah, Dieux ! l'affommante partie !

DAMIS.

De quel espèce encor ?

LE CHEVALIER.

De chasse !

DAMIS.

Ah, Ciel ! comment !

Sommes-nous donc de fer ?

LE CHEVALIER.

Parlant de Rosalie :

D

Lis ce trait de sa jalousie
 Il lui donne la Lettre de Rosalie.

A ARLEQUIN.

Retire-toi, c'est un secret.

ARLEQUIN.

Et très-bien confié.

DAMIS, à Arlequin.

Va, va, je suis discret.

ARLEQUIN, à Damis.

Quand vous ne sçavés rien.

DAMIS *lit, à demi voix.*

*Lazzis d'Arlequin pour entendre la lecture
 de cette Lettre.*

Sans offenser ma gloire,

Je vous avoûrai franchement

Que j'aurois eu du penchant à vous croire :

Mais je vous dis, aussi sincèrement,

Que je n'en ai rien fait. Je ne me trompe guere,

Quand je porte mon jugement

Sur les sentimens d'un Amant.

Je vous ai soupçonné d'une humeur fort légère ;

J'en suis convaincue à présent.

Vous ne voyez aucune femme

Que vous ne lui juriez la plus ardente flamme :

Et toujours vous avez à la main un miroir,

Et vous vous caressez du matin jusqu'au soir.

C'en est bien assez pour connoître
 Que vous n'êtes rien moins, malgré tous vos sermens,
 Vos soins, & vos empressemens,
 Que ce que vous voulez paroître.
 Ainsi n'en faites plus les frais ;
 Du moins auprès de moi, qui suis un peu volage,
 Et qui dès-à-présent m'engage
 A l'inconstance pour jamais.
 A revoir, Chevalier, nous le pouvons sans peine,
 Et ne courons aucun danger
 A former les liens de l'agréable chaîne
 Des plaisirs variez, où le caprice entraîne,
 Et qui n'ont rien que d'étranger
 A cette dangereuse ivresse,
 Que les Amans nomment tendresse.

ARLEQUIN, *à part.*

Si mes oreilles sont de fidèles témoins,
 Vous avez, mon cher maître une dupe de moins.

LE CHEVALIER.

Que penses-tu, Damis ?

DAMIS.

Que veux-tu que je croye ?
 Qu'elle te paye assez de la même monnoye.

LE CHEVALIER.

Et son prétexte ?

Dij

D A M I S.

Il est extravagant ;
 Et prouve un cœur très-inconstant.
 C'est chez la femme une folie extrême,
 De prétendre que, pour l'aimer,
 L'homme renonce à l'amour de lui-même.
 Je ne veux pour aucune à ce prix m'enflammer.
 Mais revenons à la partie
 Qu'on te propose : eh ! tu l'accepteras ?

L E C H E V A L I E R.

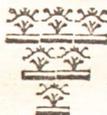
Peut-être ne pourai-je pas
 M'en défendre.

A R L E Q U I N.

Tant mieux, vous reprendrez la vie
 Lorsque vous agirez, & des pieds, & des bras.

D A M I S, *se tournant vers Arlequin.*

Oui : d'accord, que l'on se remue ;
 Mais je ne veux pas qu'on se tue :
 Et chasser. . ! Ah ! grands Dieux ! c'est courir au trépas.



SCENE XI.

LE CHEVALIER , DAMIS , ARLEQUIN ,
UNE PETITE PARFUMEUSE.

LA PARFUMEUSE.

R O N D E.

JE vous offre , Messieurs ,
Ma petite boutique :
Choisissez , je me pique
D'avoir les plus fines odeurs.
N'allez point en chercher ailleurs ,
Et donnez-moi votre pratique ,
Etrennez-moi , Messieurs.



J'ai contré les langueurs
De l'eau mystérieuse :
L'eau de Chypre est fameuse ;
Très-bonne contre les fadeurs :
Et pour dissiper les vapeurs ,
L'eau de Paphos est merveilleuse ,
Etrennez-moi , Messieurs.



D iij

Des meilleurs Parfumeurs

Je provoque l'envie :

Malgré leur jalousie

J'ai pour moi les goûts connoisseurs ;

Et des parfums les plus flatteurs

Ma boutique est toujours fournie ,

Etrennez-moi , Messieurs.

LE CHEVALIER.

Je la trouve gentille.

D A M I S.

Et moi toute adorable.

Approchez-vous , la belle Enfant.

Et parmi tant d'odeurs , quelle est la préférable ?

LA PARFUMEUSE.

Mais c'est selon le goût.

A R L E Q U I N.

Petit minois charmant ,

Je voudrois bien avoir d'une eau que l'on appelle ; . . .

J'en ai perdu le nom.

LA PARFUMEUSE , *rapidement* .

Eau d'ambre , de canelle ;

D'œillets , de jasmin , de cédra ,

PC

De limette , de fleurs d'orange ,
Eau fans pareille , eau rose , eau d'ange . . .

ARLEQUIN.

Non, ce n'est rien de tout cela.

LA PARFUMEUSE.

Eau de violette , eau divine ,
Eau que l'on nomme à la Dauphine . . .

ARLEQUIN.

Non : c'est une eau fort bonne , & que j'aime surtout ;
Quand j'ai bien bu du vin... j'y suis... de l'eau de vie.

LE CHEVALIER.

Peste soit du maroufle !

ARLEQUIN.

Et pourquoi , je vous prie ;
Cette eau là me flatte le goût ;
Et chacun a le sien.

LA PARFUMEUSE.

Rien n'est plus véritable ;
Mais je ne vends point d'eau potable :
Je n'en ai que pour l'odorat :
Encor faut-il l'avoir très-délicat ,
Pour bien juger des différences
De toutes ces eaux.

D A M I S.

Et ceci ?

LA PARFUMEUSE.

Flairez , Monsieur , Flairez les meilleures essences ,
De gérofle , de musc , de citron , de fouci..;

A R L E Q U I N.

Fi , la vilaine marchandise !

Du fouci ! Je ne veux jamais en faire achat ;
Chacun , dit-on , dans son état
N'en a toujours que trop.

LE CHEVALIER.

Et cette eau de Venise ?

LA PARFUMEUSE.

Elle est bonne pour les boutons.

A R L E Q U I N.

De quel genre ? de ceux que le jus de la treille
Nous donne ? ou bien . . .

LA PARFUMUSE.

De toutes les façons.

A R L E Q U I N.

Vendez-m'en donc une grosse bouteille.

LA PARFUMEUSE.

Pour faire croître les cheveux ,
Voici de l'eau de miel , & vraiment d'Angleterre.

ARLEQUIN.

Tous les jours Dorimont, au moins sexagenaire,
 Devant un grand miroir minaude une heure ou deux,
 Et ceint son front ridé d'un toupet noir postiche,
 A l'aide duquel il s'affiche
 Dans les ruelles, pour n'avoir
 Que trente à quarante ans; il faudroit l'aller voir:
 Il loge en cet Hôtel.

LA PARFUMEUSE.

Eau de beauté pour homme.

ROSALIE.

Et vous en débités sans doute tant & plus?

LA PARFUMEUSE.

Oh! oui.

LE CHEVALIER.

Lait virginal véritable, & de Rome...
 Paquet de mouchoirs de Vénus?

LA PARFUMEUSE.

Vous n'en connoissez pas l'usage?

LE CHEVALIER.

Non.

LA PARFUMEUSE.

Frottez-vous en le visage.

LE CHEVALIER *se frotte le visage, & la Parfumeuse ajoute,*

Bon; à présent caressez-vous,

LE CHEVALIER , *se tâtant le visage.*

Ah ! j'ai la peau plus douce , plus polie.

Je n'ai jamais sçû de la vie

Secret plus admirable.

DAMIS *se frotte le visage avec un mouchoir de Vénus.*

ARLEQUIN , *imitant Damis.*

Allons donc , frottons-nous.

LA PARFUMEUSE , *au Chevalier , & à Damis.*

Votre tein est plus frais , & vos couleurs plus vives.

J'ai de très-bon opiat pour les dents , & gencives.

ARLEQUIN.

Je vous promets qu'il s'en fera

Un grand débit à l'Opera

LA PARFUMEUSE.

Je vends poudres , aluns , pommades , savonnettes ,

Et syrops de toutes les fleurs.

LE CHEVALIER , *lui donnant de l'argent.*

Demain vous reviendrez , nous ferons nos emplettes :

Adieu , belle Marchande.

LA PARFUMEUSE.

Adieu , mes beaux Messieurs.

Elle sort.



SCENE XII.

LE CHEVALIER, DAMIS, ARLE-
QUIN: CEPHISE & ROSALIE,
en Amazones.

ROSALIE.

Vous ferez de notre partie.
Damis, & vous voilà venu fort à propos.

DAMIS.

Je ne sçaurois chasser, je fors de maladie.

ROSALIE.

Vous avez l'air gaillard, frais & dispos.

DAMIS.

Oui, pour la table, ou la ruelle.

ROSALIE.

Vous n'êtes pas prêt, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Mesdames. . . .

ROSALIE.

Quoi ! toujours rebelle !

CEPHISE, *au Chevalier.*

Vous viendrez.

ARLEQUIN.

Eh! peut-on se faire ainsi prier ?

A Céphise , & à Rosalie.

Mon maître sçait ce que c'est de vivre :

Je vous répons qu'il va vous suivre.

CEPHISE , *au Chevalier.*

Je l'exige de vous , & pour votre santé.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame , à tant de bonté

Ce seroit paroître insensible ,

Si je ne faisois pas un effort.

ARLEQUIN , *ironiquement:*

Bien terrible !

ROSALIE , *au Chevalier.*

Allez vous habiller.

A DAMIS.

Vous , suivez-le , Damis.

DAMIS.

J'ai plus d'une affaire importante

A finir aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Qui , Monsieur a promis

Des nœuds & des magots.

(61)

ROSALIE, à *Damis*!

En eussiez-vous cinquante ?

Vous ferez ce que nous voudrons.

LE CHEVALIER, à *Damis*.

Tu ne viens pas ?

ROSALIE, à *Damis*.

Partez.

D A M I S.

Eh ! bien : obéissons.

Ah ! qu'à présent fur nous les femmes ont d'empire !

Damis, & le Chevalier sortent.

ARLEQUIN.

Nous voilà tous d'accord : nous aurions bien à rire ;

Si la métamorphose arrivoit en chassant...

Mais ne seroit-ce point en dépit d'Uranie,

Et de toute l'Astrologie

Un conte de ma mere grand ?

Il sort.

SCENE XIII.

CEPHISE, ROSALIE!

ROSALIE.

Que penfes-tu, ma bonne amie ;
De notre Chevalier ?

CEPHISE.

Qu'il n'est rien dans la vie
Qu'il préfère au repos.

ROSALIE.

Il te fait les yeux doux ;
Et c'est un trompeur : entre nous
Ne l'aimerois-tu pas ? fais-m'en la confidence.

CEPHISE.

Mais toi-même , ouvre-moi ton cœur ,
Pour lui ne sens-tu pas une secrète ardeur ?

ROSALIE.

Ma chere , je me suis vouée à l'inconstance.
Rien ne plait tant que la variété :
Elle est attrayante , elle est douce :
Par le trop d'uniformité
Le sentiment , les sens , en un mot tout s'émouffe.
La vûe avec avidité
Saisit d'abord ce qui la flatte ,
Quoiqu'assez souvent rien n'éclate,
Que le fard de la Nouveauté ,
Et c'est cette Nouveauté même
Qui fixe nos regards sur l'objet le plus beau :
Il fatigueroit à l'extrême ,
S'il n'offroit plus rien de nouveau.
Tu connois bien Monsieur de l'Harmonie ?
N'as-tu pas entendu ses cinq ou six motets ?

(63)

CÉPHISE.

Vingt fois.

ROSALIE.

Que de feu , de génie !

Mais aussi tous les jours. . . ! le plus excellent mets

Devient à la fin insipide.

Notre odorat des mêmes fleurs ,

Non plus que des mêmes odeurs,

Ne peut être long-tems avide.

L'Amour avec les sens a de l'affinité ;

Ainsi tu vois , ma chere amie ,

Que j'ai raison , quand je m'écrie ,

Vive en tout la variété.

SCENE XIV.

CEPHISE , ROSALIE , CORALINE.

On entend un bruit de Cors de chasse.

CORALINE chante

AIR : *La petite chasse.*

GOutons les plaisirs de la chasse :
Mais prenons garde que dans ces bois ,
L'Amour qui toujours nous agace ,
Sur nos cœurs n'épuise son carquois.

Un Cerf s'avance ,
Je le suis ;
Un autre s'élançe ,
Et je le poursuis.
Si quelque puissance
Me contraint d'aimer ,
La seule inconstance
Pourra me charmer.

Goutons les plaisirs de la chasse :
Mais prenons garde que dans ces bois,
L'Amour qui toujours nous agace ,
Sur nos cœurs n'épuise son carquois !

ROSALIE , à *Coraline*.
Comment ! cet air de cadenette
Te va bien : & nos Cavaliers
Où font-ils donc ?

CORALINE.
A leur toilette.

ROSALIE.
Ciel ! ils font toujours des derniers.

CÉPHISE.
C'est l'usage à présent.

ROSALIE.
Avec leur élégance,
Ces

Ces Messieurs du beau ton m'impatientent fort ;
Ils ne finissent point.

CÉPHISE.

Tu les grondes à tort ;

Les voici.

SCENE XV.

CEPHISE , ROSALIE , CORALINE ;

LE CHEVALIER , DAMIS , ARLEQUIN.

LE CHEVALIER.

Suis-je bien , Damis.

DAMIS.

Par excellence ;

Et moi ?

LE CHEVALIER.

Je te trouve au parfait.

ARLEQUIN , *un miroir à la main , & se met
sans une mouche.*

Cette mouche fait son effet.

DAMIS.

Nous partirons , quand vous voudrez , Mesdames.

E

LE CHEVALIER.

Mais n'as-tu pas , mon cher , oublié tes odeurs ;

LE CHEVALIER.

Je n'ai garde , vraiment.

CORALINE.

Les aimables chasseurs !

Oh ! nous les verrons bien-tôt femmes.

SCENE XVI.

CÉPHISE , ROSALIE , CORALINE , LE
CHEVALIER , DAMIS , ARLEQUIN ,
URANIE , MERCURE toujours sous la fi-
gure de Cléon.

URANIE , *la montre à la main.*

C'Est dans une minute. . .

MERCURE.

Ah ! le charmant tableau !

Mais encor un coup de ciseau ,
La métamorphose est complete.

URANIE.

Que la conjonction se fera sûrement.

ROSALIE.

Partons.

ARLEQUIN.

Depuis long-tems c'est ce que je souhâite.

ROSALIE, au Chevalier, & à Damis.

Allons, hâtez-vous lentement.

On entend un coup de tonnerre.

LE CHEVALIER.

Il tonne, je crois, ah! Céphise,

Comme le tems devient obscur!

Second éclat de tonnerre.

MERCURE, à part.

Ce tonnerre annonce à coup sûr

Que la Nature est dans sa crise.

Troisième coup de tonnerre, les Acteurs frémissent.

Elle opère: il est tems de remonter aux Cieux,

Où je n'apprendrai rien, car sans doute les Dieux

Ont déjà braqué leurs lunettes,

Ah! que de femmes satisfaites!

Il sort.

SCENE XVII. ET DERNIERE.
CEPHISE, ROSALIE, CORALINE,
URANIE, LE CHEVALIER, DAMIS,
ARLEQUIN.

Plusieurs coups de tonnerre, obscurité, nuage épais, qui dérobe les Acteurs aux yeux des Spectateurs : le nuage dissipé, métamorphose faite : Arlequin a la même robe qu'avoit Coraline, & Coraline est en Arlequin, Damis, & le Chevalier, ont les robes de Rosalie & de Céphise, qui se wouvent revêtues des habits du Chevalier, & de Damis.

ARLEQUIN, *se frottant les yeux, & s'examinant.*

QU'est-ce que tout ceci ? ne seroit-ce plus moi ?

CORALINE.

Je ne puis revenir d'un si subit effroi :
 Mais je suis Arlequin. . !

ARLEQUIN.

Moi, je suis Coraline !
 Je vais bien faire la mutine.

CORALINE.

Coraline.

(69)

ARLEQUIN.

Eh ! tout doux ; point tant de liberté.

LE CHEVALIER.

J'ai beau m'examiner : oui , j'ai changé de sexe ,
Malgré mon incrédulité.

DAMIS.

Devenir femme ! ah , Ciel ! j'en ai l'ame perplexe.

ROSALIE.

Je n'avois jamais trop compté
Sur une pareille avanture :
Mais nous gagnons au troc.

CEPHISE.

Mes sens sont interdits ;
Je me vois toute l'encolure ,
Tout l'air du Chevalier . . !

URANIE.

Vous voilà bien surpris !
A cet événement vous deviez vous attendre :
Je vous l'avois prédit.

LE CHEVALIER.

Il falloit pour nous rendre
A vos prédictions , que la chose arrivât.

ARLEQUIN.

Voilà présentement l'Astrologie en vogue.

E iij

URANIE.

Qui , chacun désormais en fera plus d'état.

Elle sort.

ARLEQUIN.

Pour moi , je veux être Astrologue ,
Et souvent consulter la Lune en son Croissant ;
Sur les Maris alors , c'est l'Astre dominant.

DAMIS.

Je suis pétrifié de ma métamorphose.

CEPHISE.

La Nature a fait peu de chose ;
Et vous aviez déjà l'esprit très-féminin.

LE CHEVALIER , à *Damis.*

Va , va , consolons-nous , le courroux du destin
Nous punit moins par ce prodige ,
Que sa bonté ne nous corrige.
Ayons l'ame virile , & bien-tôt l'on verra ,
Que de face tout changera.

ARLEQUIN , *donnant à Céphise , & à Rosalie*
les épées du Chevalier , & de Damis.

Vous ne prenez pas ces épées ?

ROSALIE.

Non : dans le sang nos mains ne feront point trempées.

CEPHISE.

Quoi ! pour donner la vie , & non pour la ravir ,

D'abord ne sommes-nous pas nées ?
De nos premières destinées
Nous ne voulons jamais perdre le souvenir.

ARLEQUIN , à *Coraline armé de sa batte* :

De grace , Monsieur le Gendarme
De nouvel acabit , jetez au loin cette arme :
voulez-vous donc troubler la paix & le repos ?

CORALINE.

Au contraire , je veux , en cas de mariage ,
Par exemple , avec vous , n'en jamais faire usage ,
Que pour sceller sur votre dos
La tranquillité du ménage.

ARLEQUIN , à *part*.

C'est deviner au mieux comment en pareil cas
J'en aurois agi.

ROSALIE.

Mais ne chasserons-nous pas ?
Pour moi , je ne vois point de cause
Dans notre transformation
Qui rompe la partie.

DAMIS.

Excusez-moi , si j'ose
Marquer de l'opposition
A votre volonté.

LE CHEVALIER.

Trop de confusion
Nous couvre.

CEPHISE. 1

Allons , moins de tristesse,

ROSALIE.

Eh ! bien : ne chassons point : mais chantons , dançons
tous :

Livrons-nous aux transports d'une vive allegresse ;

Et pour vous consoler , prenez nous pour époux.

CEPHISE *prend le Chevalier par le bras , Rosalie
en fait autant à Damis , & continue.*

En regnant sur notre tendresse ,

Vous partagerez avec nous

L'empire que le sort nous a donné sur vous.

*Lazzis d'Arlequin qui refuse le bras à Coraline ;
jusqu'à ce qu'enfin elle jette sa barre.*

DAMIS.

Soyez plutôt maris legers , coquets , Bifarres ,

Capricieux , jaloux , avarés . . .

CEPHISE.

Pourquoi nous desirer de pareils sentimens ?

DAMIS.

Afin que tout rentre dans l'ordre.

ROSALIE.

Vous causeriez encore quelque nouveau desordre.

ARLEQUIN , à Rosalie , à Céphise , & à Coraline ;

Vous eroyez devenir sages à nos dépens ! . . .

CORALINE.

Pour moi , j'en donne ma parole.

ARLEQUIN , à Coraline ;

Erreur : je ferai tant la folle ,

(73)

Je vous ferai passer de si mauvais momens ;
Et tant de fois le jour je vous chanterai gamme ;

Que vos souhaits les plus ardens
Seront de redevenir femme.

CORALINE.

Et moi , je vous ferois redevenir époux ,
Et j'aurois mon tour contre vous ;

Fin de la Pièce.

DIVERTISSEMENT.

On danse.

PREMIER VAUDEVILLE.

D'Un fait surprenant annoncé,
 L'homme sensé
 Ne méprise point le présage :
 A nous voir d'un doigt subtil,
 Tirer un petit bout de fil,
 Pendant six mois & davantage,
 Paris, hélas ! s'attendoit-il ?



On avoit tenu sous la clé
 La jeune Eglé,
 Avant de la mettre en ménage,
 A voir son Epoux Barbon
 Pere du plus joli poupon,
 Au bout d'un mois de mariage,
 Eh ! mais vraiment, s'attendoit-on ?



D'abord Laquais , & puis Commis ,
Enfin Damis
Fut Directeur dans la Finance :
Il n'a point changé de nom ,
Et jamais ne se donne un ton
De hauteur , & de suffisance :
Mais à cela s'attendoit-on ?



ARLEQUIN.

Messieurs , de notre changement ,
Certainement ,
Plus d'un ridicule est la cause :
Mais quoiqu'il nous soit bien doux
De ne voir aucun d'entre vous
Sujet à la Métamorphose ,
A cela nous attendions-nous ?



CORALINE.

Mesdames de ce changement ,
Certainement ,
Notre esprit d'empire est la cause :
Quoiqu'aujourd'hui vos époux
N'en voyent aucune de vous
Sujette à la métamorphose ,
Espereroient-ils un bien si doux ?



On danse.

SECOND VAUDEVILLE.

C Léon languit dans l'indigence ,
Allez , lui dit-on , chez les Grands ,
Armez-vous de persévérance ,
Vous parviendrez aux plus hauts rangs.
Mais il est droit , & constamment s'oppose
A l'ombre du déguisement ,
Il espéreroit vainement
L'infant de sa métamorphose.



Jadis , d'une modique Rente ,
Que même on payoit rarement ,
Lifette , chez sa vieille Tante ,
S'habilloit & fort simplement :
Présentement , Damas couleur de rose ,
Dentelles fines , & Pompons :
Faut-il demander les raisons
D'une telle métamorphose ?



Un Auteur gaiment s'imagine
Que sa Pièce réussira ;
Un Acteur fierement opine
Que son début vous charmera :

Mais un moment change souvent les choses ;
 L'Auteur sifflé devient fâcheux ,
 Et l'Acteur hué tout honteux :
 Que d'étranges métamorphoses !



A peine on voit Mars , & Bellone ,
 Prêts à lancer des nouveaux traits ,
 Que l'Europe alors se couronne
 Des doux fruits de l'aimable Paix :
 De ce repos reconnoissez la cause ,
 Peuples , à présent nos Amis ,
 Nous ne devons tous qu'à L O U I S
 Cette heureuse métamorphose.



CORALINE , *au Parterre.*

De nos Auteurs l'ame prothée
 N'est jamais la même un instant ,
 Tantôt par la crainte agitée ,
 Ou pleine d'un espoir charmant :
 C'est en leur nom qu'ici je vous propose
 D'en fixer tous les mouvemens :
 Mais par des applaudissemens
 Operez la métamorphose.

Fin du Divertissement.

1. Einleitung

2. Die Bedeutung der

3. Die Aufgaben der

4. Die Organisation der

5. Die Durchführung der

6. Die Ergebnisse der

7. Die Zusammenfassung

8. Die Schlussfolgerungen

9. Die Literaturverzeichnis

10. Die Anlagen

11. Die Zusammenfassung

12. Die Schlussfolgerungen

13. Die Literaturverzeichnis

14. Die Anlagen

15. Die Zusammenfassung

16. Die Schlussfolgerungen

17. Die Literaturverzeichnis

18. Die Anlagen

19. Die Zusammenfassung

20. Die Schlussfolgerungen

21. Die Literaturverzeichnis

22. Die Anlagen

23. Die Zusammenfassung

24. Die Schlussfolgerungen

25. Die Literaturverzeichnis

26. Die Anlagen

27. Die Zusammenfassung

28. Die Schlussfolgerungen

29. Die Literaturverzeichnis

30. Die Anlagen

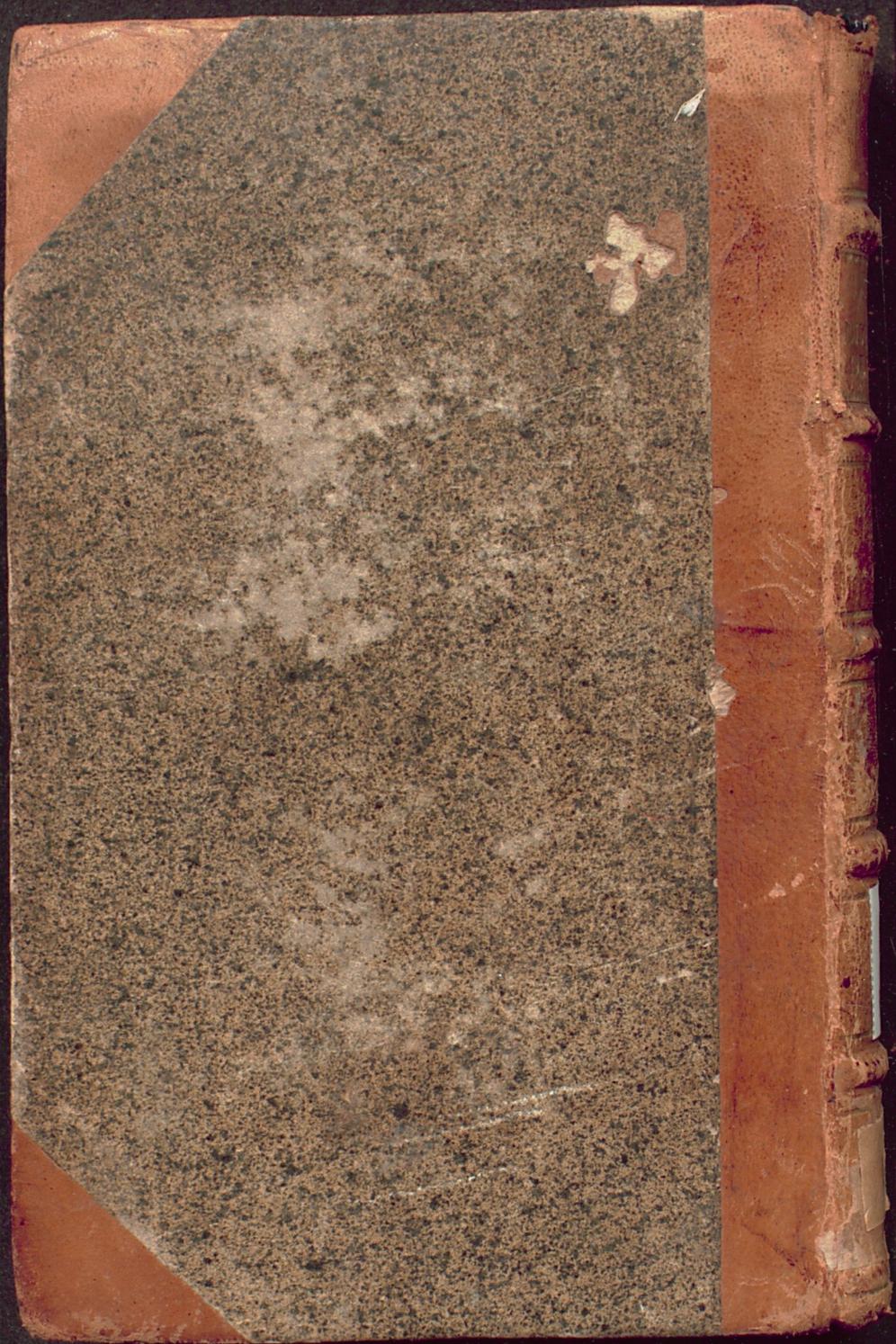


108408

5

X 2599292

De 3900^h





Nau, Francois!
parhorr V

Fouquet ou
Bouquet

2

LA GRANDE

MÉTAMORPHOSE,

DES COMEDIENS ITALIENS

COMEDIE,

En un Acte, en vers vec un Divertissement,



A VERNEUIL.

M. DCC. LI.

angewunden an die Magnifique
par M. Fouquet de
la Motte